

Les Ogres, Léa Fehner, 2016 : lieux et décors

par Laetitia Peyrache

Les ogres, Léa Fehner la réalisatrice, les désigne comme ceux qui ont choisi de mener la vie utopique d'une troupe de théâtre itinérant. Ce sont des gens qui ont l'appétit de vivre, mais tout comme les kilomètres, leur vie défile et la vieillesse s'installe. Monsieur Déloyal et le Metteur en scène sont les premiers à en faire les frais mais le refusent. Ce film nous raconte cette histoire déjà entamée et la lutte de la troupe pour rester active. Ils vont de villes en villes roulant dans leurs caravanes, transportant leur chapiteau dans leurs poches. C'est leurs vies : le théâtre, les routes, les kilomètres. C'est l'arrivée d'un bébé et le retour d'un fantôme du passé qui vont rouvrir d'anciennes plaies.

L'autobiographie comme source d'inspiration.

Léa Fehner écrit le scénario non pas avec la volonté de faire son autobiographie mais avec l'idée de restituer cette vie hors du commun dont elle a été témoin quand elle était plus jeune. Elle insiste sur ce côté hors-norme des gens qu'elle a accompagnés sur les routes. Ces ogres qui dévorent la vie et font tout dans l'excès. Ses parents se sont lancés dans le théâtre quelques mois après sa naissance, ils sont partis avec leurs enfants sur les routes. La réalisatrice nous dépeint un quotidien aux décors changeants pour illustrer la vie des enfants et leur adaptation à l'environnement de ces adultes « punks ».

« C'est baroque mais cela doit rester punk, déjanté dans l'image. » écrit la réalisatrice dans sa note d'intention.

Dans cette note d'intention (*voir annexe*), écrite comme un roman, Léa Fehner nous raconte cette enfance vécue au sein de la troupe de l'Agit, les histoires frénétiques entre les adultes, ces gens nomades qui ne tiennent pas en place. Sans pour autant être une autobiographie, elle souligne bien que les similitudes avec les gens qu'elle connaît sont bien voulues. C'est bien ce qui donne l'authenticité et l'impression de réel du film.

« Bien sûr, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne peut pas être fortuite et n'est absolument pas indépendante de ma volonté. Les histoires de cul sont celles de mes parents, de leurs amis, les deuils sont ceux de leurs camarades, de leurs frères d'arme. » (*ibid.*)

Lieux et décors : « pauvreté des moyens, pertinence de l'effet ! »

Port-la-nouvelle, c'est le lieu où leur chapiteau s'installe dans le film. On voyage tout le long du film sur les routes pour arriver dans cette ville où le théâtre s'installe sur un terrain vague où règnent cailloux et graviers. La municipalité a apporté soutien technique et logistique au producteur Philippe Liégeois.

« La ville a prêté du matériel, des locaux, comme ceux de la police municipale pour recréer l'ambiance d'un commissariat, ou ceux de la maternelle, on a bloqué des rues, etc.

Les forains ont aussi collaboré... Bref, tout le monde a joué le jeu, s'est engagé avec une certaine ardeur¹. »

On ressent la volonté certaine d'une proximité avec le réel. Léa Fehner réussit à nous emmener dans cette bohème en nous montrant les coulisses du théâtre itinérant et du chapiteau « monté/démonté ». Quand on compare les images du film avec les photos d'archives du Théâtre de l'Agit, les ressemblances sont frappantes, on croirait à des photos de tournages. La retranscription du réel est parfaite. La réalisatrice n'utilise pas plus, pas moins que les éléments qui étaient et qui sont toujours présents dans la troupe.



Doc. 1 : Photographie du Théâtre de l'Agit.



LES OGRES, un film de Léa Fehner
Sortie en salles - mars 2016
Photographie - Cécile Mella

Doc. 2 : Photographie de tournage de Cécile Mella utilisée pour la promotion du film.

¹ <https://www.lindependant.fr/2016/02/23/les-ogres-apres-les-coulisses-et-le-tournage-la-projection,2160747.php>
[consulté le 19 décembre 2019].

Le chapiteau, les caravanes, un mélange entre réalité et arrangement du réel.

Le chapiteau du Théâtre de l'Agit a été fabriqué par François Fehner, le père de la réalisatrice dans les années 1970, et a été revendu, a changé plusieurs fois de propriétaire. Pour le film, la réalisatrice et le producteur avaient à cœur d'utiliser le même, qu'ils ont fini par retrouver en Corse.

« Le chapiteau sur cette zone industrielle de Port-La Nouvelle, c'est magnifique. C'est fragile un chapiteau et là il y a ces immenses cuves et le feu qui peut arriver. La zone est un grand terrain sans rien, des cailloux, des trous de lapins, de la rocaille, des grilles, des barbelés et des cuves à gaz en face de la ville. Quand on est sur le site du chapiteau on a l'impression d'être au bout du monde et quand on est du côté de la ville et qu'on regarde le chapiteau, on a l'impression que c'est tout proche.² » Marion Bouvarel, comédienne

A part le chapiteau, tout a été recréé : agrandissement des coulisses, caravanes repeintes. La cheffe décoratrice, Pascale Consigny, indique que plusieurs fois ils ont dû changer les caravanes de couleurs et leurs positions.

Pascale Consigny n'était pas familière du milieu du théâtre itinérant quand elle est arrivée dans cette aventure. Elle raconte qu'elle ne voulait pas tomber dans les clichés que l'on pourrait avoir :

« Dès qu'il y a un chapiteau et des caravanes, on peut croire que c'est un décor facile alors que c'est le contraire³. »

Léa Fehner a montré des photos de famille à Pascale Consigny comme références pour qu'elle s'imprègne de l'univers. Elle s'est aussi inspirée de la vie d'artiste que ses proches menaient, dont son mari, qui dispose d'un atelier qui ressemble à « un campement ».



Doc. 3 : Photographies d'archives du Théâtre de l'Agit.

Pascale Consigny décrit des conditions de tournage difficiles quant au temps venteux qui rodait au bord de l'étang de Lauzun (Lot et Garonne). Le chapiteau de 18 mètres menaçait de s'envoler à tout moment, ce qui renforçait le fait que ce chapiteau avait une importance capitale et qu'il possédait une âme.

« Un chapiteau c'est comme un grand voilier, ça a une âme et ça vous embarque ! Celui-là était devenu mon ami³. »

² Livret *Les Ogres, fragments d'un film*, Languedoc-Roussillon Cinéma, 2016, p. 11 : http://www.languedoc-roussillon-cinema.fr/sites/default/files/documents/edition_lesogres_web.pdf [consulté le 19 décembre 2019].

³ Entretien avec Pascale Consigny : <http://www.adcine.com/pascale-consigny-et-le-decor-des-ogres> [consulté le 19 décembre 2019].

Les deux femmes ont entamé un travail de recherche au travers de différents supports : peintures, art contemporain, scénographies, mise en scène de Peter Brook, des films. « J'en ai regardé des dizaines pour piquer des trucs chez Fellini par exemple³. » C'est donc à travers ce long travail que les décors du film oscillent entre réalité et fiction, souvenirs d'enfance et arrangements cinématographiques. La cheffe décoratrice décrit Léa Fehner comme étant très précise dans ses indications en termes de décors, costumes et accessoires. Cependant, elle est très à l'écoute et ouverte aux propositions qu'elle reçoit.

« On a construit un plateau à 360 degrés dans lequel on pouvait être très libre. Pour l'éclairer, on a utilisé ce qui était déjà présent naturellement dans le décor : les guirlandes d'ampoules et les projecteurs de théâtre, de manière à ce que les comédiens soient capables d'inventer sans être arrêtés pour des questions d'éclairage ou de machinerie. J'ai essayé de travailler selon un des mantras du théâtre itinérant : "pauvreté des moyens, pertinence de l'effet !" ³ »

En conclusion

Le film est un véritable témoignage, sans pour autant être un documentaire, d'une vie hors norme. Léa Fehner décrit ses souvenirs et l'évolution de la troupe, ces ogres dévorant la vie comme s'ils allaient mourir le lendemain. Les décors sont multiples, naturels, nombreux, changeants, collant au rythme frénétique du train de vie de bohème de la troupe. On voyage avec eux en oubliant notre posture de spectateur devant un écran, et ce pari du réel nous donne presque envie de les rejoindre, d'en voir toujours plus.

Documents annexés :

1. Note d'intention de Léa Fehner, 2013.

Note d'intention

de Léa Fehner

Je crois qu'au départ j'ai fait du cinéma parce que j'avais la trouille.

Quelques années après ma naissance, mes parents se sont lancés dans l'aventure du théâtre forain. Caravanes et permis poids lourds dans leur besace, les mots du théâtre à offrir au plus offrant, ils ont arpenté la France de villes en villages entre averses et canicules, accueil triomphal et volets fermés.

Cela peut paraître aujourd'hui absurde, inconscient mais quand j'ai voulu moi aussi enchanter, raconter des histoires, projeter mon regard, je crois que j'ai fait du cinéma parce que j'avais la trouille.

La trouille des spectateurs, de leurs regards, la trouille des rues vides dans lesquelles on parade mal réchauffés par des costumes élimés. La trouille de vivre dans ces campements boueux sous les auvents troués, où le vent circule moins vite que les indiscretions et les langues de putes. La trouille aussi de toutes ces grandes gueules, de ces gens pas sortables, mal élevés, exhibitionnistes. De la truculence d'une vie où pour parler au spectateur tu lui postillonnes dessus, où les enfants sont au courant de la moindre histoire de fesse, où tu grandis au milieu des cris, du théâtre et des ivrognes. Et c'est sans parler de l'ingérence de tous dans la vie de chacun, de ces corps qui se détruisent et se tuent, même pas à petits feux, du manque de thunes viscéral dont on clame que cela n'a aucune importance, des humiliations qu'on subit face à ceux qui réussissent mieux.

Et puis un jour tout s'est inversé. Peut-être parce que je n'ai plus l'âge d'avoir honte de ma mère quand elle chante dans la rue, peut-être aussi parce que je suis passée par la tornade d'un premier film, aujourd'hui quand je regarde leur travail j'ai envie de me lever et de les rejoindre sur scène. C'est même douloureux de ne pas pouvoir le faire. Là où je voyais des galères, je vois aujourd'hui du courage, cette proximité avec le spectateur qui me faisait tellement peur me fait aujourd'hui envie, les cris, les débordements, les dangers s'inscrivent maintenant dans la fête, dans la vie. Tout ça je veux le filmer désormais, monter sur le cheval incontrôlable de ces histoires pour

tracer une course nouvelle.

Et puis mince, après avoir porté un film « c'est bien mais qu'est ce que c'est triste » (ritournelle incessante de mes présentations publiques de *Qu'un seul tienne et les autres suivront*), j'ai envie de faire rire, d'embarquer dans une danse, de secouer aussi, de donner à voir, comme un coup au plexus, ces êtres puissants et drôles, indignes et inconséquents, iconoclastes et débridés, foutraques, arrogants et malhonnêtes. Ces hommes et ces femmes qu'on aime à la folie le premier soir et qui nous fatiguent prodigieusement le deuxième, qu'on aurait presque envie alors d'abandonner sur une aire d'autoroute pour que tout s'arrête. Mais non en fait ça s'arrête pas, ça s'arrête jamais et encore heureux car sinon tout s'écroulerait. Sur les chapeaux de roue...

Aujourd'hui je me dis qu'on peut être lucide sur le monde et faire des histoires violentes, gaies, avec de l'énergie. La neurasthénie n'a jamais rien soigné. Inventons des utopies. Regardons des hommes et des femmes qui vivent en tribu sans en faire tout un plat, qui réalisent maladroitement un rêve de collectif que tous auraient jusqu'ici abandonné, qui n'ont de cesse d'abolir la frontière entre le théâtre et la vie, dans une volonté à tout crin de vivre intensément.

Alors forcément tout ça, ça fatigue, ça use, ça abîme et le film commence à cet endroit là. Pas dans les années 80/90, pas dans l'enfance de ce désir mais quand le désir rame pour être toujours là, quand il faut le provoquer pour qu'il reste vivant et que ton dos et ton corps demandent grâce. Monsieur Déloyal et le Metteur en scène sont les deux héros de cette course aux désirs, de cette lutte à la vie à la mort où l'on remplacerait les gourdins par les égos. Aujourd'hui ils vieillissent, ils se fatiguent et ils souffrent. Et comme aucun des deux n'a envie de vieillir, qu'ils ne respectent rien et surtout pas eux-mêmes, la compagnie va vivre au rythme de ces deux hommes qui se malmènent.

Bien sûr, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne peut pas être fortuite et n'est absolument pas indépendante de ma volonté. Les histoires de cul sont celles de mes parents, de leurs amis, les deuils sont ceux de leurs camarades, de leurs frères d'arme. On retrouve tout, les angoisses matérielles de ma sœur, les cuites du régisseur, les scandales de l'accordéoniste, les violences et l'orgueil de l'un, les mesquineries et les contradictions de l'autre. Même le spectacle sera très proche d'un spectacle que leur compagnie a longtemps tourné : « Cabaret Tchekhov ». Et pourtant tout est absolument vrai, n'est ce pas, puisqu'imaginé d'un bout à l'autre.

On fait toujours plus ou moins comme ça, rien de nouveau sous le soleil. Mais y'a pas à dire, cette matière est pour moi plus étrange à manier qu'aucune autre. Faire le récit

apocryphe de ce qu'on vécu mes proches. Malmener leurs histoires pour ne raconter que la mienne, créer des êtres hybrides - un morceau de l'un et un bout de l'autre - parfois inventés de toutes pièces mais dans lesquels tous se reconnaîtront. Et pourquoi s'arrêter en si bon chemin. Tourner avec leur chapiteau, leurs oies, leurs enfants et leurs femmes. Amener d'autres comédiens dans ce caravansérail, réinventer ainsi à certains une nouvelle jeunesse mais faire jouer à d'autres leur propre rôle, leur propre double. Enregistrer leurs répliques, leurs engueulades comme matière même de nos dialogues. Leur raconter nos histoires et intégrer ce qui les fait réagir, comprendre avec eux ce qui se trame sous ces personnages monstrueux. Dire à ceux qui ont perdu leurs enfants qu'on décide à leur place qu'il leur faut à nouveau vivre.

Quand je lui raconte, ma sœur a déjà peur. « Avec tout ce que tu nous fais dire, on n'aura plus jamais une date ! ». L'ambiguïté est totale. Tant pis pour le confort, on se préservera une autre fois. La friction entre le réel et l'imaginaire sera notre moteur.

Mais qu'on ne s'y trompe pas l'idée n'est pas une seconde de faire un documentaire, ni même de s'en approcher. Il faudra être impur, mélanger leur réalité à la fiction la plus totale. Convoquer les fantômes et les délires. Ne pas avoir peur des hommes saouls, des femmes légères, des scènes de cul et du vulgaire. Brassier les imageries diverses dans un joyeux bordel : cirque, théâtre, cinéma à l'estomac et film d'amour. Etre avec ceux qui éructent, ceux qui beuglent et qui s'ouvrent les veines, mais aussi avec les enfants qui courent sous les gradins, les loupiottes dans la nuit, la machine à fumée et les chiens qu'on déguise.

C'est baroque mais cela doit rester punk, déjanté dans l'image, violent avec les chairs. Fellini chez la Mano Negra, Flaherty chez Fritz the cat. Faire un film comme on organise une fête sur des gens qui font du théâtre comme on invite à bouffer.